

Peindre l'histoire

Longtemps, l'art s'est donné comme mission la plus éminente de peindre l'histoire, que celle-ci soit l'histoire sainte ou celle des hauts-faits politiques - guerres, couronnements et autres serments. Des représentations du mythe chrétien aux scénographies héroïques de l'épopée napoléonienne, la peinture trouvait son genre majeur, dans le récit et dans l'Histoire.



Le sacre de Napoléon – Jacques-Louis David – 1805/1808

Rompant avec cette tradition, la modernité s'est construite sur la suspension du récit et la reconnaissance de ses moyens proprement plastiques. Bien sûr, l'art ne s'est pas pour autant abstrait de son contexte historique. L'Histoire a continué à imprimer sa marque, le plus souvent douloureuse ou « traumatique », notamment dans l'oeuvre de certains artistes du XX^e siècle comme Picasso avec *Guernica* par exemple.



Monumental chef-d'œuvre, ce tableau reste le symbole de la culture opposée à la violence et le symbole de la création artistique opposée à la destruction de la guerre.
Guernica – Pablo Picasso - 1937

Mais la représentation de l'histoire a été le plus souvent expulsée au profit d'un travail sur la forme, travail sur la forme dont la critique d'art elle-même a fait l'un de ses principaux objets de réflexion. Les abstractions des années 50, tout particulièrement celle des expressionnistes abstraits américains prônant un art intemporel et universel, signeraient ce désengagement de l'art face à l'histoire - et cela au lendemain même du séisme historique de la seconde guerre mondiale. Néanmoins, depuis les années 60, n'assiste-t-on pas, avec le retour de l'image, en particulier sous la forme du document photographique ou de l'image médiatique, si ce n'est à un retour de la peinture d'histoire, du moins à un retour de l'histoire comme sujet possible de l'art ? C'est ce que semble confirmer, sous diverses formes, le travail actuel d'artistes comme Pascal Convert, Christian Boltanski, Jochen Gertz, Shimon Attie, Gerhard Richter, Anselm Kiefer ou encore Luc Delahaye.



Angel of History – Anselm Kiefer

Pour certains, le moment de reemergence de l'histoire dans l'art fut, après la génération des Pollock et des Newman, le Pop Art. Deux séries d'oeuvres de Warhol, les *Jackie*, réalisées dès 1963, au lendemain de l'assassinat de Kennedy, et les *Boîtes Brillo*, qui leur sont contemporaines, constituent les pièces centrales de la réflexion nourrie. D'autres (cf.introduction) ne voient pas dans cette démarche un témoignage ni même une histoire mais plutôt une dissolution de l'intention originelle de l'artiste. Pourtant on peut ressentir que la série des *Jackie*, intégrant sous la forme de la reproduction sérigraphique des images de presse, manifeste une implication immédiatement reconnaissable de l'événement historique. Pour Bertrand Rougé, les *Boîtes Brillo*, jouant le geste « à la Duchamp » du readymade, mais au second degré, sur le mode du trompe-l'oeil, sont à comprendre comme des « peintures d'histoire (de l'art) ».

Boîtes de savon brillon – Andy Warhol





Jackie – Andy Warhol

Peindre l'histoire, tel est l'un des objectifs de Luc Delahaye. Photographe issu du photojournalisme et revendiquant le statut d'artiste, il situe son travail dans une référence explicite à la peinture d'histoire et intitule par exemple son exposition new-yorkaise de 2002 et le livre qui l'accompagne *History*. Le texte de Philippe Ortel consacré plus spécifiquement à *Winterreise*, reportage photographique réalisé pendant l'hiver 1998-1999 entre Moscou et Vladivostok, analyse le positionnement de Luc Delahaye entre témoignage sur la réalité socio-historique post-communiste et création plastique. Son travail, dépassant une photographie "humanitaire" qui a été souvent décriée manifesterait l'émergence d'un nouvel humanisme photographique.



Photographies issues
de la série *Winterreise*
Luc Delahaye



Mais il est un événement de l'histoire du XX^e siècle qui pose de façon cruciale la question de sa représentation : la Shoah. Quel est le destin de l'image face à cette entreprise d'effacement de la figure humaine qui devait s'accomplir jusque dans l'effacement même de

l'effacement ? L'image est-elle en mesure de témoigner de l'irreprésentable, de raconter une histoire que l'on souhaiterait effacer? Ou encore, est-elle autorisée à le faire ? Jérôme Moreno déploie ce questionnement à travers une réflexion sur les documents photographiques de la libération des camps, sur les oeuvres des « artistes des camps », sur le film de Claude Lanzmann, pour ensuite aborder les travaux d'artistes contemporains qui ont fait le choix de ce qu'il appelle « la représentation voilée » : Christian Boltanski, Shimon Attie ou Jochen Gertz. De même, en 2005, du 11 avril au 8 mai, dans le cadre du soixantième anniversaire de la libération des camps de concentration, le musée de la résistance et de la déportation de Lorrain a organisé une exposition sur la création dans les camps. Ces oeuvres ont valeur de témoignage, elles « racontent ».

Dessin de Gaston Gentillon



Des dessins, des poèmes ont été réalisés, écrits, souvent avec des moyens dérisoires. Quand les déportés étaient des artistes, l'expression de leur souffrance prenait alors une dimension supérieure, comme en témoignent les dessins de Gaston Gentillon, déporté à Buchenwald, ou les oeuvres de Favier, Benn ou Zberg, internés à Beaune-la-Rolande, ou les courriers qu'Isaac Schönberg, peintre et graveur emprisonné à Pithiviers, adressait à sa bien-aimée Chana. Une conférence a été donnée par Philippe Cognet, réalisateur qui a notamment tourné des documentaires présentant des artistes des camps. Outre l'histoire et la mémoire, les hommes ont répliqué aux hommes avec une ultime réponse à la barbarie : l'art.

HThiel

CPDAV

D'après les propos d'Isabelle Alzieu et Philippe Clévenot